

Guerres serviles

Le modèle antique

C'est durant l'Antiquité que se sont mises en place les plus grandes sociétés esclavagistes. Non sans soubresauts. Entre 140 et 100 av. J.-C., bien avant la célèbre guerre menée par Spartacus, l'ordre romain est menacé par des armées d'esclaves organisées.

Par Giusto Traina



L'AUTEUR
Professeur d'histoire romaine à l'université Paris-Sorbonne, membre senior de l'Institut universitaire de France, Giusto Traina a notamment publié 428. Une année ordinaire à la fin de l'Empire romain (Les Belles Lettres, 2009) et Carrhes, 9 juin 53 av. J.-C. Anatomie d'une défaite (Les Belles Lettres, 2011).

Les révoltes d'esclaves étaient un phénomène récurrent dans l'Antiquité, mais nous possédons peu de sources sur elles, la littérature classique reflétant avant tout le point de vue des maîtres. Pourtant des insoumis ont périodiquement bravé les réactions redoutables des maîtres et des États, seuls ou en groupe. Dans la Rome républicaine, des cas de résistance organisée sont attestés dès la fin du VI^e siècle av. J.-C. À partir de la seconde moitié du II^e siècle av. J.-C., ce sont de véritables guerres qui se produisirent.

L'économie esclavagiste de la république se développa surtout après les victoires romaines en Méditerranée orientale, qui firent affluer un grand nombre de captifs dans les villes et les campagnes d'Italie et des provinces. Ces victimes de l'impérialisme romain étaient capturées comme butin de guerre ou bien enlevées par les pirates de la Cilicie ou de la Crète. Des dizaines de milliers de femmes, d'hommes et d'enfants étaient ainsi acheminés sur de grands marchés esclavagistes comme celui de l'île de Délos, dont l'escale fut déclarée port franc en 166 av. J.-C.

En évoquant le grand nombre d'êtres humains vendus à Délos, Strabon (vers 64 av. J.-C.-vers 25 ap. J.-C.) affirme dans sa *Géographie* que les Romains, « enrichis par la destruction de Carthage et de Corinthe, s'étaient vite habitués à se servir d'un très grand nombre d'esclaves. Les pirates virent bien le parti qu'ils pouvaient tirer de cette circonstance, et, conciliant les deux métiers, le métier de brigands

et celui de marchands d'esclaves, ils en vinrent proprement à pulluler » (XIV, v, 2).

Or cette masse de bétail humain comprenait aussi des hommes d'armes : des prisonniers de guerre, des brigands ou même des déserteurs qui s'étaient jadis battus pour Rome comme mercenaires ou auxiliaires et qui avaient appris les techniques d'avant-garde de l'armée romaine. Encadrés par des chefs de guerre, ces hommes étaient donc capables de déclencher de véritables guerres que les sources romaines qualifient avec mépris de *bellum servile* afin de les distinguer des autres formes de *bellum iustum* menées, elles, « selon les règles du droit ».

Pour les maîtres du monde, un soulèvement d'esclaves ne pouvait être considéré ni comme une guerre externe ni comme une guerre civile. À leurs yeux, ces ennemis n'étaient que des esclaves récalcitrants, des « animaux doués de parole » qu'il fallait écraser ou rendre à leurs maîtres légitimes ; dans le meilleur des cas, on les considérait comme de vilains brigands. Ce n'est peut-être pas ainsi que se voyaient ces desperados qui avaient été des hommes libres avant d'être vendus puis déportés en Italie ou dans des territoires contrôlés par Rome comme la Sicile.

Leur représentant le plus célèbre est le Thrace Spartacus, objet d'admiration à partir du XVIII^e siècle (la tragédie *Spartacus* de Bernard-Joseph Saurin fut représentée pour la première fois en 1760 à la Comédie-Française). Les Modernes ont exalté son rôle de champion de la liberté durant la guerre qu'il mena contre Rome entre 73 et 71 av. J.-C. On rappellera *Spartacus*, le



Collier d'esclave Le maître pouvait l'imposer à l'esclave jugé peu sûr (Musée national romain).

historique de Diodore de Sicile (vers 90- vers 27 av. J.-C.), même si, pour cette période, elle n'a pas été transmise dans son intégralité (il nous en reste quelques extraits et un résumé byzantin). Tout en reflétant le point de vue des autorités romaines, Diodore, né à Agyrion (aujourd'hui Agira, en Sicile centrale), avait accès à une documentation locale de première main. L'épicentre de la révolte se trouvait à une vingtaine de kilomètres de sa patrie, la ville d'Enna, où un certain Damophilos traitait ses esclaves avec cruauté et arrogance, y compris ses esclaves domestiques – à qui on réservait généralement un traitement plus doux. Comme chez d'autres riches propriétaires siciliens, les esclaves de Damophilos qui travaillaient le jour dans les campagnes étaient enfermés, la nuit, dans des prisons dites ergastules tandis que ceux qui étaient gardiens de troupeaux, moins contrôlés, étaient laissés dans la nature armés de massues, de lances, de houlettes et de meutes de chiens.

Eunous prend les armes

Les esclaves de Damophilos étaient exaspérés par les mauvais traitements que leur maître et sa femme Megallis leur infligeaient régulièrement. Un groupe d'insurgés décida alors de passer à l'acte, choisissant comme chef le Syrien Eunous, que Diodore présente comme un véritable charlatan charismatique renommé pour les prédictions qu'il prétendait recevoir des dieux. ▶▶▶

film de Stanley Kubrick (1960), tiré du roman de Howard Fast scénarisé par Dalton Trumbo (qui venait de sortir officiellement de la liste noire du sénateur McCarthy). Néanmoins la figure qu'est devenue Spartacus et cet épisode légendaire ne revêtent tout leur sens que si l'on prend en considération des événements moins célèbres, mais d'une extrême importance, qui se déroulèrent cent ans plus tôt : les révoltes siciliennes de la seconde moitié du II^e siècle av. J.-C.

La source principale dont nous disposons sur les guerres de Sicile est la *Bibliothèque*

Héros sicilien

Esclave de gros propriétaires siciliens, Eunous prend la tête de la première grande révolte servile vers 140 av. J.-C., se proclame roi sous le nom d'Antiochos et résiste sept ans (statue de 1960, Enna, château de Lombardie).

►►► Convaincus par Eunous que la faveur divine était avec eux, les rebelles « délivrèrent de leurs fers les esclaves enchaînés et, ayant emmené les autres esclaves séjournant dans le voisinage (ils étaient environ 400), ils se rassemblèrent dans un domaine rural proche d'Enna. Ils conclurent entre eux un pacte et, de nuit, se donnèrent des garanties sous la foi d'un serment sur les victimes immolées. Puis ils s'armèrent, autant que leur permettaient les circonstances ! Mais tous s'équipaient de la plus puissante des armes, la colère qui les animait et visait la destruction de maîtres arrogants ! Eunous les guidait. Et, s'encourageant mutuellement, ils firent irruption dans la ville vers le milieu de la nuit et massacrèrent les habitants » (XXXIV, fr. 8). Sans doute les vainqueurs sévirent-ils contre les propriétaires les plus cruels et quelques autres notables. Eunous fit enchaîner des habitants de la ville et les obligea aussi à fabriquer des armes pour son armée.

Incités par le succès des esclaves d'Enna, d'autres esclaves se soulevèrent dans le territoire d'Agriente. Le Cilicien Cléon, un ancien brigand des montagnes du Taurus employé comme gardien de chevaux, lança à son tour une guérilla contre cette riche cité grecque.

Si d'autres sources présentent les insurgés d'Enna comme des brutes assoiffées de sang, ce n'est pas le cas de Diodore, qui semble avoir sur la révolte un regard relativement bienveillant, précisant par exemple que les insurgés d'Enna prirent soin d'épargner la fille de Damophilos, qui avait, à la différence de ses parents, toujours traité les esclaves de sa maison avec douceur.

Le mouvement des esclaves avait désormais sous son contrôle plusieurs cités siciliennes. Ils exploitaient les anciens maîtres et leur « roi » avait organisé sa communauté en recourant aux avatars de la société hellénistique. Le conseiller d'Eunous était Achaïos, vraisemblablement un Grec capturé par les Romains à l'époque de la destruction de Corinthe en 146 av. J.-C., qui n'hésitait pas à discuter avec lui avec franchise et craignait les conséquences des exactions des esclaves révoltés. Certains en effet étaient allés jusqu'à couper les mains et même les bras de leurs prisonniers.

Une revanche orientale ?

En somme, l'enjeu de la révolte ne se limitait pas à la vengeance des « damnés de la Terre », mais rejoignait les visions utopiques que divers philosophes de l'époque proposaient en réaction à la violence de l'impérialisme romain. Un monde à l'envers où il était possible que les esclaves dominent les maîtres – dès lors qu'ils recouvraient leur dignité d'hommes en récupérant leur liberté au détriment de ceux qui les avaient réduits en esclavage.

Nous ne devons pas sous-estimer l'attachement des révoltés de Sicile à leurs origines. Eunous avait pris le nom royal d'Antiochos, du nom du souverain vaincu par les Romains en Asie Mineure en 189 av. J.-C. Il avait choisi de

L'armée des esclaves levée par Eunous finit par compter 20 000 hommes et, en 138, l'emporte sur l'armée envoyée par Rome, un corps de 8 000 légionnaires aux ordres du gouverneur Lucius Hypsæus

nommer, aussi, ses troupes les « Syriens ». Une allusion, peut-être, à l'Empire séleucide, héritier de la conquête asiatique d'Alexandre le Grand, qui était à cette époque en train de se réduire comme une peau de chagrin : les Romains l'appelaient désormais le royaume de Syrie et avaient imposé leur ordre en Asie Mineure depuis qu'ils avaient battu Antiochos III.

Il est donc possible qu'en se réclamant d'une identité syrienne, le nouvel Antiochos et ses hommes aient pensé leur mouvement comme une revanche contre l'envahisseur romain. L'origine orientale des esclaves avait d'ailleurs favorisé la cohésion des forces. Qui plus est, dans une province comme la Sicile, où l'on parlait le grec et, dans la partie occidentale, le punique, ils disposaient d'une meilleure facilité de communication entre eux que les esclaves d'Italie.

Le « roi » d'Enna pouvait donc s'appuyer sur ce nom prestigieux. Il fit frapper une monnaie sur laquelle on lisait son nom. Monnaie qui constituait un formidable outil de communication et une arme de plus pour mener à bien son combat et créer un réseau d'alliances complexe. En effet, grâce au savoir-faire des esclaves ciliciens – d'anciens pirates –, il espérait sans doute établir des contacts avec l'Orient méditerranéen, où les ennemis de Rome ne manquaient pas.

Évidemment, aux yeux des Romains, tout cela paraissait comme un véritable monde à l'envers. Selon Diodore, Eunous, enivré par son succès, « déblatérerait sur le compte des Romains, déclarant que ce n'étaient pas eux, mais les Romains qui étaient des esclaves fugitifs rescapés des batailles » (XXXIV, fr. 18) ! Ces propos n'étaient pas que rodomontades, d'autant que l'armée des esclaves avait fini par atteindre le nombre de 20 000 hommes et que, en 138, elle avait réussi à l'emporter sur le 1^{er} corps d'armée envoyé par Rome, 8 000 légionnaires aux ordres du nouveau gouverneur, le préteur Lucius Hypsæus.

Les défaites romaines, en effet, s'enchaînaient, et les Romains les plus intéressés à rétablir l'ordre en Sicile avaient commencé à rassembler un « livre noir » recensant tous les crimes des esclaves. Ainsi, le ton pathétique que l'on perçoit dans certains passages de Diodore montre que les propriétaires siciliens cherchaient à convaincre le sénat de se donner les moyens de vaincre enfin les rebelles. Mais, à cette date, le gros des légions était engagé en Espagne, dans la longue ►►►

DATES CLÉS

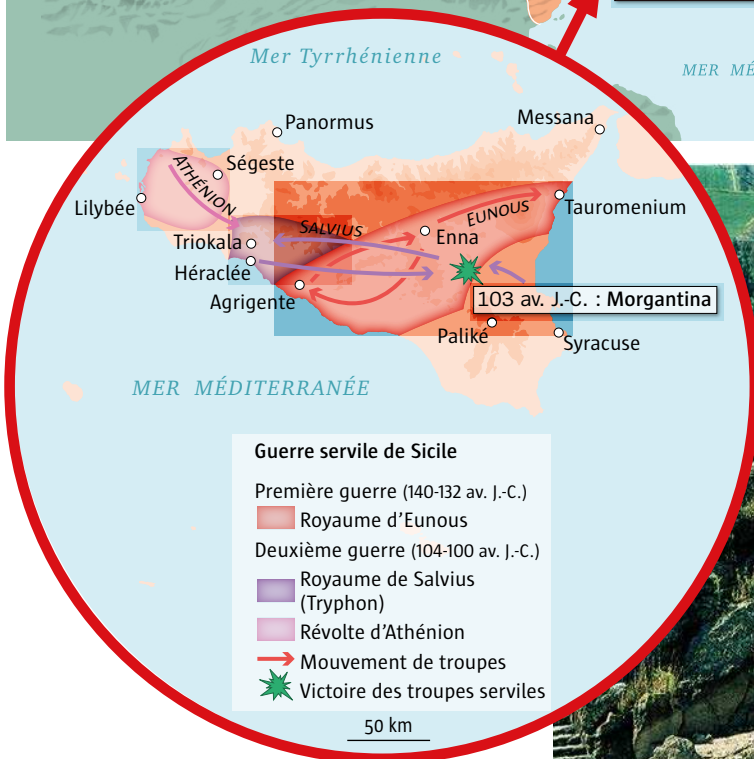
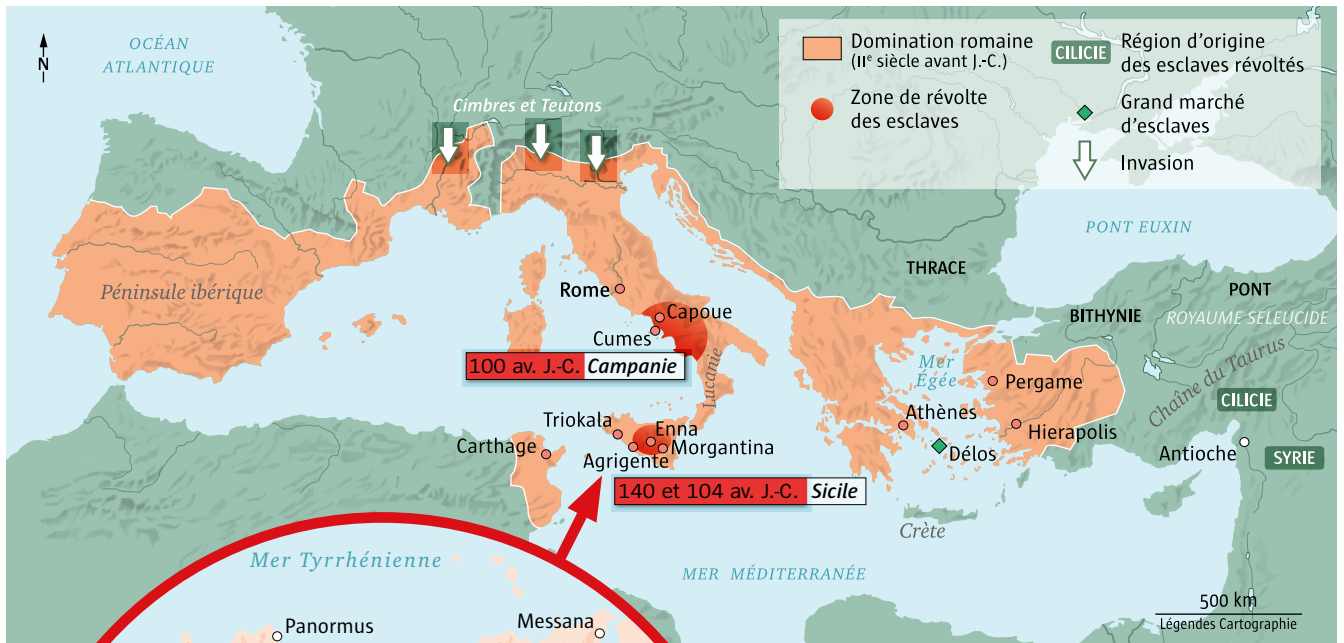
501 av. J.-C.
Les esclaves de Rome se révoltent et menacent d'occuper le Capitole.

vers 140 L'esclave syrien Eunous déclenche la révolte en Sicile. Il prend la ville d'Enna un an plus tard.

132 Le consul Rupilius élimine les dernières résistances en Sicile.

104-100 Deuxième guerre sicilienne.

73 Début de la révolte de Spartacus, qui sera brisée par Crassus en 71.



Guerre servile de Sicile

Première guerre (140-132 av. J.-C.)

ROYAUME d'EUNOUS

Deuxième guerre (104-100 av. J.-C.)

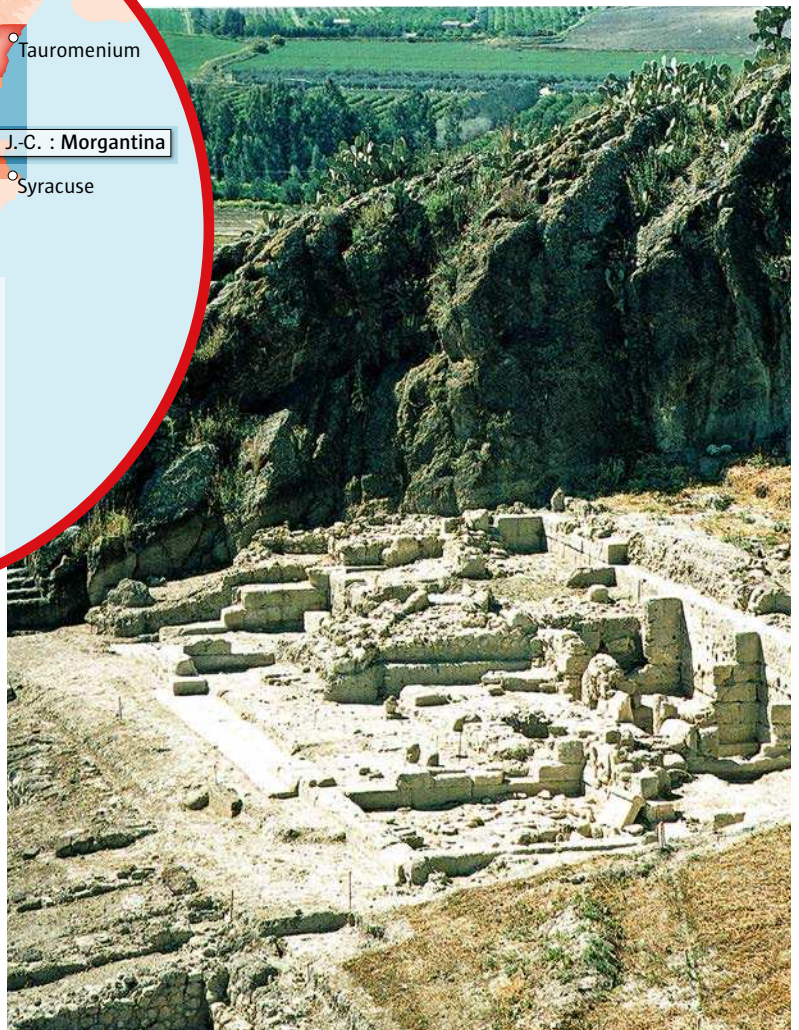
ROYAUME de SALVIUS (Tryphon)

Révolte d'Athénion

Mouvement de troupes

Victoire des troupes serviles

50 km



Paliké, en Sicile L'hestiatorion, sur la terrasse supérieure du sanctuaire des dieux paliques (jumeaux nés de Zeus et de la nymphe Thalie), où l'esclave Salvius devient le roi Tryphon.

Des esclaves venus d'Orient

L'esclavage se développe à Rome après ses victoires en Méditerranée orientale : des dizaines de milliers de captifs, butin de guerre ou enlevés par les pirates de Cilicie et de Crète, affluent vers l'Italie et les provinces occidentales. Des ports deviennent des plaques tournantes de ce nouveau commerce, ainsi Délos, érigé en port franc en 166 av. J.-C. C'est pourquoi, parmi les meneurs de révoltes d'esclaves qui embrasent la Sicile et la Campanie, beaucoup sont originaires d'Orient : le Syrien Eunous, les Ciliciens Cléon et Athénion, le Thrace Spartacus et probablement Salvius qui se fait appeler Tryphon. Rome, engagée dans des opérations en Espagne (lors de la première guerre sicilienne) ou contre les Cimbres et les Teutons (lors de la deuxième), met plusieurs années à écraser ces révoltes.

►►► guerre contre les Celtibères, qui causa plusieurs pertes romaines, et qui se terminerait avec le long siège de Numantia, prise en 133 av. J.-C.

Les sources ne permettent pas de préciser la chronologie exacte de la première guerre sicilienne, que certains font commencer seulement en 135. Il se peut qu'elle ait commencé avant. Quoi qu'il en soit, cette première guerre servile dura longtemps et l'ordre social et politique dans la province de Sicile ne revint qu'au bout de plusieurs années.

La situation ne se débloqua que lorsque le sénat envoya une armée plus importante, aux ordres du consul Rupilius, qui brisa en 132 les derniers foyers de résistance des « brigands ». Mais certaines idées continuaient de circuler ; l'utopie d'un monde où esclaves et défavorisés prendraient le pouvoir n'était pas morte.

À la fin du I^{er} siècle av. J.-C., d'autres révoltes éclatèrent, cette fois-ci en Campanie. À cette

époque, Rome était en proie à une nouvelle crise, causée par les invasions des Cimbres et des Teutons dans le nord de la péninsule. Les Romains avaient besoin d'alliés et demandèrent de l'aide en Orient. Mais les royaumes « amis » supportaient mal les exactions des redoutables sociétés des publicains, des chevaliers romains chargés de percevoir les impôts, qui n'hésitaient pas à réduire en esclavage leurs sujets endettés.

De Tryphon à Spartacus

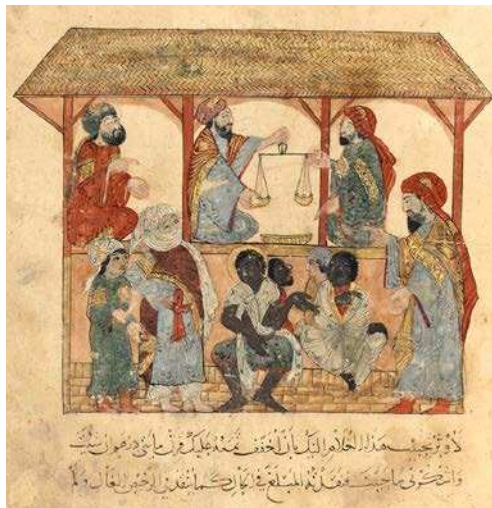
C'est dans ce contexte qu'éclata, encore une fois, en Sicile, une rébellion d'esclaves. En 104 av. J.-C., le préteur Licinius Nerva, appliquant une disposition du sénat, avait commencé à rendre la liberté à plusieurs esclaves ; mais, face à la forte pression des riches propriétaires et des publicains (et sans doute des pots-de-vin), il recula. La réaction des esclaves déçus ne se fit pas attendre : des violences se déclenchèrent dans plusieurs

Les Zanj : esclaves contre esclaves

Zanj est le nom que la géographie arabe donne aux populations de la côte orientale de l'Afrique, d'où l'Irak abbasside tire l'essentiel de ses esclaves noirs. La force de travail de cette main-d'œuvre servile et un système d'irrigation maîtrisé autorisent, dans le sud du pays, la culture des précieuses plantes tropicales, sucre ou coton. C'est cette région, entre Bagdad et Bassora, que dévaste à la fin du IX^e siècle la révolte des Zanj (869-883).

L'identité même des productions, le recours aux esclaves africains ont irrésistiblement noué le lien entre l'histoire du soulèvement des Zanj et celle de l'esclavage dans les plantations américaines des temps modernes. On a débattu de la réalité de l'économie de plantation dans l'Islam abbasside à son apogée économique (au IX^e siècle), ou au contraire d'un esclavage musulman essentiellement domestique supposé moins brutal que celui des Amériques. L'image d'un islam patriarcal (et vaguement archaïque) s'est heurtée à celle d'un islam dynamique (mais plus cynique).

En fait, contrairement à nous qui avons le modèle de Spartacus en tête, les chroniques arabes sont bien moins fascinées par l'ébranlement social de la révolte servile que par ses origines politiques et religieuses. Depuis les années 860, l'Empire islamique se défait, les provinces s'en détachent l'une après l'autre. Le mouvement des Zanj est la manifestation de cette décomposition la plus proche de Bagdad et donc la plus dangereuse parce qu'elle touche à l'ultime grenier



Marchandises Un marché aux esclaves de Bagdad (manuscrit du XIII^e siècle).

fiscal de la dynastie. Mais cette révolte se distingue moins par sa nature que par le degré du péril qu'elle fait peser sur la capitale.

Il est vrai qu'à la différence de la révolte de Spartacus – ou de Saint-Domingue – le soulèvement n'est pas dirigé par un esclave noir, mais par un maître ambigu, qui se proclame chiite et descendant d'Ali, mais dont tout semble indiquer qu'il vient d'Iran et de l'autre grande hérésie de l'islam, l'égalitarisme kharidjite. Les Zanj sont ses partisans, qu'il a su rassembler après avoir échoué auprès de tribus arabes. De même, deux décennies plus tard, les Fatimides construiront leur épopée sur le soutien de Berbères à peine mieux islamisés, à peine moins méprisés que les Zanj.

La victoire sur les Zanj est obtenue par le frère du calife, et régent de fait, Muwaffaq, dont le mérite fut de savoir mobiliser d'autres esclaves, turcs et guerriers, mieux armés et mieux disciplinés que les Zanj. Les compétences techniques de cette armée professionnelle prévalurent dans la guerre amphibie, à demi-terrestre et à demi-fluviale, qu'imposaient les marais du bas Irak.

Certes, les chroniques notent que les Zanj d'abord victorieux réduisirent à leur tour les populations de Bassora à l'esclavage. Mais le fait, à peine relevé au passage, donne justement la preuve que l'esclavage est inséparable de la guerre comme de la paix dans cette société médiévale. D'ébranlement idéologique, on ne voit guère la trace.

Gabriel Martinez-Gros



Crucifiés Tous les esclaves révoltés sont crucifiés avec Spartacus (Kirk Douglas dans le film de Stanley Kubrick en 1960).

endroits de l'île. C'est ainsi qu'en Sicile occidentale de nouveaux chefs charismatiques entrèrent en scène, Salvius dans la région d'Héraclée et le Cilicien Athénion, entre Ségeste et Lilybée.

Le scénario de la première révolte se répétait : à la tête de 30 000 hommes, Salvius battit l'armée du préteur près de Morgantina puis se rendit au sanctuaire des dieux paliques, où il se fit nommer roi sous le nom de Tryphon. Comme dans le cas d'Antiochos, ce nom, faisant allusion à Diodote Tryphon, qui avait usurpé le trône entre 143 et 138, évoquait le pouvoir séleucide¹. La résidence du nouveau « roi », rallié par Athénion « obéissant à Tryphon comme un général obéit à un roi », était la citadelle de Triokala (probablement l'actuelle Caltabellotta).

Les massacres d'hommes libres, et aussi d'esclaves qui avaient refusé de se joindre à la révolte, furent aussi terribles que ceux de la première guerre servile. Mais cette fois « *ce n'était pas seulement la foule des esclaves lancés dans la révolte qui se livrait à des incursions, mais ceux des hommes libres qui ne possédaient pas les biens situés à la campagne se tournaient vers le pillage et les exactions* », témoigne Diodore (XXXVI, fr.2.1).

C'était donc l'anarchie. Mais Rome avait su tirer des leçons de la dernière révolte sicilienne et cette fois, en 103, envoya un corps de 14 000 hommes, accompagné par deux troupes de mercenaires venus de Lucanie, de Grèce et de Bithynie, sans doute des experts en techniques de guérilla. Le commandant en chef était le nouveau préteur Licinius Lucullus, qui s'était déjà illustré en écrasant une révolte en Campanie.

Tryphon fut tué et Athénion prit sa place à la tête de la révolte. Il fallut quatre ans pour que la rébellion soit définitivement matée par le consul Manius Aquilius, qui, en 101, tua Athénion lors d'une bataille puis élimina les derniers rebelles.

Par la suite, les gouverneurs passèrent des édits défendant aux esclaves le port d'armes. Mais ils avaient sous-estimé une forme particulière de servitude, celle des gladiateurs, ces guerriers

obligés de se battre pour le plaisir des Romains. L'un de ces guerriers-esclaves était le Thrace Spartacus, qui avait servi les Romains comme mercenaire puis comme auxiliaire, avant de désertir. Capturé et vendu comme esclave, il avait rejoint une « école » de gladiateurs à Capoue, en Campanie. A la tête d'un petit groupe, il s'évada et, après un premier combat contre une garnison romaine, put s'armer convenablement.

A la différence des chefs siciliens, Spartacus ne se réclamait pas d'un passé royal. Guerrier chevronné doublé d'un fin stratège, il savait s'attacher la loyauté de ses troupes, en prônant la division à parts égales du butin. Il envisagea une alliance avec Mithridate VI, roi du Pont, qui, en 88 av. J.-C., avait fait exterminer par milliers les Romains et les Italiens de la province d'Asie, et avait mis à mort le légat consulaire Manius Aquilius – l'homme qui avait écrasé la deuxième révolte sicilienne –, d'une façon particulièrement atroce. Mais cette alliance ne put jamais se réaliser.

Un nouveau chapitre de l'histoire des révoltes des esclaves s'ouvrait et, probablement, Spartacus aurait eu plus de chance s'il avait pu passer en Sicile, vue comme la terre promise des rebelles. Mais les ports de l'île étaient hautement surveillés sur les ordres du préteur romain, le fameux Verrès qui, peu après, fut accusé par un jeune et brillant avocat, un certain Cicéron. En 71, en Lucanie, dans un combat final contre les légions menées par le proconsul Crassus, Spartacus trouva la mort : son corps, dit-on, ne fut jamais retrouvé, sans doute parce qu'il était rendu méconnaissable. Crassus réserva une fin atroce à 6 000 prisonniers de son armée, qui furent crucifiés sur la voie Appienne, entre Capoue et Rome. Se cachant dans les montagnes, quelques-uns réussirent à survivre : en 60, le préteur Caius Octavius, père du futur Auguste, élimina ces derniers rescapés qui rôdaient toujours en Italie méridionale, pratiquant le brigandage. Le chapitre des grandes révoltes serviles, en Italie et en Sicile, était clos définitivement. ■

Note

1. Certes, on ne peut exclure que les noms d'Antiochos et Tryphon fussent des sobriquets moqueurs donnés à des esclaves orientaux : mais si c'était le cas, il faudrait justifier le nom plutôt italien de Salvius.